



ÉLOGE
DE M. TRONCHIN.

THÉODORE TRONCHIN, Citoyen de Genève, Membre de la Noblesse du Duché de Parme, premier Médecin de M. le Duc d'Orléans & de l'Infant Duc de Parme, Docteur en Médecine des Universités de Leide, de Genève & de Montpellier; Professeur dans celle de Genève, Associé Étranger de l'Académie des Sciences de Paris, & de celle de Chirurgie, de la Société Royale de Londres, des Académies de Pétersbourg, d'Édimbourg & de Berlin, naquit à Genève en 1709, de Jean Robert Tronchin & d'Angélique Calandrini.

La famille de M. Tronchin est Française, elle fait remonter son origine à une famille Noble de ce nom qui a long-temps subsisté en Provence; celui de ses aïeux qui ayant embrassé le Calvinisme, fut obligé d'abandonner sa patrie, étoit établi dans la ville de Troies, dont l'Évêque Jean Caraccioli favorisoit la Religion réformée, qu'il finit par professer publiquement, & à laquelle il sacrifia son évêché. Après sa retraite, cet aïeul de M. Tronchin resta dans cette ville jusqu'au temps du massacre de la Saint-Barthélemi, & fut sauvé par un Prêtre de ses amis qui fut obligé de le faire cacher dans un tonneau; le fanatisme des persécuteurs ne fait point respecter l'humanité dans ceux même qu'il regarde comme des objets sacrés.

Il choisit Genève pour asyle, servit utilement cette République naissante dans quelques négociations, y obtint la Bourgeoisie, & devint Membre du Tribunal appelé le *Conseil des Deux-Cents*.

Son fils Théodore Tronchin se distingua par ses lumières & même par sa modération dans ce Synode de Dordrecht,

dont les décisions furent si fatales au repos & à la liberté de la Hollande. Il fut employé à la rédaction d'un Formulaire de Doctrine, pour les Eglises Suisses; car les Ministres Protestans en s'élevant contre l'autorité de l'Eglise Romaine, vouloient forcer les Laïcs à se soumettre à l'autorité de leurs Synodes. Ils soutenoient contre Rome le droit qu'ont les Particuliers d'interpréter l'Écriture, & persécutoient quiconque avoit la hardiesse de l'entendre autrement qu'eux; ils attaquoient les Mystères que l'Eglise Romaine a reçus, parce que ces Mystères, disoient-ils, sont contraires à la raison, & ils faisoient périr dans les flammes ceux qui opposoient la raison aux Mystères que les Eglises Protestantes avoient conservés. Cette conduite n'étoit ni juste, ni conséquente, ni même politique; elle écartoit de leurs Eglises ceux que la liberté de penser auroit pu y attirer: elle prouvoit que ces Réformateurs n'étoient point, comme ils prétendoient l'être, des hommes vertueux que les abus de l'Eglise Romaine avoient indignés, mais des Théologiens orgueilleux qui n'avoient brisé le joug de Rome que pour imposer le leur.

Après la mort de ~~Theodore~~ ^{Jean Robert} Tronchin, sa famille continua d'occuper, à Genève, les premières places de l'Université & des Conseils, & ses descendans y jouirent constamment de la considération publique, comme Théologiens & comme Magistrats; mais la fortune du père de M. Tronchin, avoit été détruite vers 1720, par des malheurs trop communs à cette époque, où la fureur des innovations en finance, agita toute l'Europe, comme celle des innovations en Théologie, l'avoit agitée deux siècles auparavant. Le jeune Tronchin quitta sa patrie à l'âge de dix-huit ans, pour aller en Angleterre, auprès du célèbre Bolinbroke son allié: hardi dans sa politique comme dans sa philosophie, plus fait pour entraîner les opinions que pour gouverner les hommes, ayant ces talens qui portent aux grandes places, & qui en font juger digne, plutôt que ceux qui rendent capables de les exercer avec succès, & qui donnent les moyens de s'y maintenir, Bolinbroke se trouvoit alors sans crédit à la Cour d'un Roi qu'il

qu'il avoit voulu exclure du trône, & chez une Nation qui l'accusoit d'avoir trahi ses intérêts, parce qu'il n'avoit point flatté tous ses préjugés. Il ne put être utile à M. Tronchin, qu'en lui montrant, par son exemple, combien le goût de l'étude & du travail est une ressource sûre & une douce consolation dans tous les états de la vie; & en procurant à ce jeune Étranger l'amitié des hommes les plus célèbres de l'Angleterre, dans la Philosophie & dans les Lettres: plus frappés des talens personnels que du pouvoir ou du crédit, ils regardoient alors comme leur chef Bolinbroke disgracié, mais à qui la disgrâce avoit laissé son éloquence, son courage, & l'élevation de son caractère.

M. Tronchin se livra uniquement à l'étude, il lut la Chimie de Boërhaave, & cette lecture lui inspira le desir d'entendre Boërhaave lui-même; il quitta donc l'Angleterre pour la Hollande, sans aucun autre projet que celui de s'instruire par les leçons d'un Grand-homme. Boërhaave le distingua bientôt de la foule de ses Auditeurs, & une de ces petites aventures qu'on aime à se rappeler, quand des noms célèbres les ennoblissent, forma bientôt une liaison intime entre le disciple & le maître.

M. Tronchin avoit une taille grande & agréable, une figure douce & noble, un front imposant & serein, de longs & beaux cheveux relevoient encore ces avantages, & il étoit permis à vingt ans, d'attacher quelque prix à cette parure; Boërhaave observa un jour, qu'une si belle chevelure devoit faire perdre bien du temps, on répéta cette plaisanterie à M. Tronchin, & le lendemain il parut devant Boërhaave, les cheveux coupés en rond.

En 1731, M. Tronchin s'établit à Amsterdam, par le conseil de Boërhaave, qui souvent lui renvoyoit les malades lorsqu'ils venoient le consulter à Leyde, & bientôt l'estime de Boërhaave, des succès soutenus, & ce don secret que la Nature lui avoit donné, d'obtenir la confiance, le mirent à la tête des Médecins d'Amsterdam; il y épousa une fille de la Maison de Wit, petite-nièce de ce célèbre Jean de Wit

qui a été du petit nombre des hommes d'État dont les Ecrits & le talent pour les Sciences ont prouvé que ce qu'ils ont fait de grand dans la politique, n'étoit pas l'ouvrage du hasard & des circonstances: Ministre habile & zélé Républicain, sous l'administration duquel la Hollande se vit la rivale de l'Angleterre & l'arbitre de l'Europe, & qui périt par la fureur du même peuple dont il avoit augmenté la puissance & fondé la liberté. Le nom de Wit étoit en Hollande, le cri sacré du patriotisme; attaché à ce nom respectable, M. Tronchin eût cru le profaner en acceptant la place de premier Médecin d'un Stathouder, il la refusa, & quitta Amsterdam, peu de temps après l'établissement d'un Stathouderat héréditaire, pour aller jouir dans sa patrie, du spectacle de l'égalité républicaine.

Le Conseil de Genève lui donna le titre de *Professeur honoraire en Médecine*, en ne lui imposant aucun devoir; cependant il ne se crut pas dispensé de faire des leçons: il y cherchoit sur-tout à dissiper les préjugés dont la Médecine étoit infectée, à désabuser de la fausse Science qui servoit de base à la pratique, à inspirer aux Médecins plus de défiance de leurs lumières, & à leur donner des doutes salutaires sur la certitude de leur Art. Ces leçons eurent le sort qu'elles devoient avoir, elles furent goûtées, du Public, applaudies par les Philosophes, & critiquées par les Médecins.

En 1756, M. Tronchin fut appelé à Paris, pour l'inoculation des enfans de M. le Duc d'Orléans; il avoit établi cette pratique en Hollande, presque sans contradiction; dans un voyage fait à Genève, avant de s'y fixer, il avoit déterminé ses parens à en donner l'exemple; les cris élevés contre l'inoculation, même avant qu'on eût essayé de la mettre en usage, ne l'avoient pas empêché de s'introduire en France, le pays peut-être, où selon la classe d'hommes que l'on observe, on peut trouver ou le plus de raison ou le plus de préjugés: cependant la tendresse du Prince pour ses enfans, crut ne devoir les confier qu'à M. Tronchin, aucun Inoculateur en Europe, n'étoit plus célèbre, aucun n'avoit été si

heureux. Cette inoculation réussit, & depuis, cette pratique utile toujours combattue, a fait toujours des progrès. Il seroit inutile d'examiner ici les avantages d'une opération sur laquelle on trouveroit difficilement à dire des choses nouvelles, & de discuter une cause que la voix de l'Europe paroît avoir jugée; nous nous bornerons à observer ce qui paroît distinguer la méthode de M. Tronchin. Il étoit persuadé qu'on ne mourroit point de l'inoculation, & si on en excepte un seul exemple où il se vit obligé de sacrifier son opinion à la terreur excessive qu'inspiroit la petite vérole naturelle, jamais aucun malade inoculé par ses conseils, & traité par lui, n'a perdu la vie; mais il prenoit les plus grandes précautions pour s'assurer que le sujet étoit parfaitement sain: sans ces précautions il ne se croyoit pas sûr de prévenir les accidens qui suivent si souvent les petites véroles, même en apparence le plus heureusement terminées; d'ailleurs il vouloit n'avoir à combattre qu'un ennemi à la fois, & il croyoit qu'avoir à se défendre contre deux maladies réunies, c'en étoit trop pour les forces de la Nature & pour l'art du Médecin.

Il dut à ces principes le succès de sa pratique, & eut le plaisir de voir cette opération salutaire dont il étoit le principal Apôtre dans le continent, s'établir chez toutes les Nations éclairées.

En 1765, il fut appelé à Parme pour inoculer les enfans du Souverain, événement qui pouvoit paroître le plus grand triomphe de l'inoculation; l'Italie n'étoit plus regardée par les autres Peuples comme le pays de la Philosophie, seule protectrice des nouveautés utiles.

Après ses voyages, M. Tronchin retournoit à Genève, où il trouvoit une foule de malades rassemblés de toutes les parties de l'Europe; il y étoit devenu ce que Boërhaave avoit été vingt ans avant lui, réunissant comme son maître la célébrité, l'indépendance & la fortune, jouissant de la considération d'un homme nécessaire à tous sans avoir besoin de personne, cher à son pays qu'il illustroit & qu'il enri-

chiffoit à la fois, goûtant enfin le plaisir d'être utile en conservant sa liberté & son repos. Aussi refusa-t-il constamment toutes les places qui lui furent offertes, aucune ne pouvoit valoir ce qu'il auroit quitté pour elles. M. le Duc d'Orléans fut le seul Prince qu'il ne se crut point permis de refuser, & l'Athènes de l'Europe moderne, le seul séjour pour lequel il pût quitter sa patrie. Il accepta donc le titre de premier Médecin de M. le Duc d'Orléans, & vint se fixer à Paris en 1766.

L'arrivée d'un Médecin célèbre dans une Capitale, est presque toujours l'époque d'une révolution dans la Médecine, il apporte avec lui un autre régime, des remèdes inconnus ou inusités & de nouvelles méthodes. On n'adopte pas toujours tout ce qu'il propose, mais il force d'examiner les méthodes établies, de revenir sur des principes qu'on croyoit incontestables; & qu'on suive ou non ses méthodes, l'Art doit nécessairement y gagner.

M. Tronchin apprit à renouveler l'air dans la chambre des malades; à ne plus condamner les femmes en couches à un régime incommode, & souvent funeste; à donner aux enfans une éducation plus saine, en la rendant moins efféminée, moins contrainte: il proscrivit les ligatures & les entraves qui déformoient leur taille, ou leur préparoient une constitution foible & mal-saine. Il sut persuader aux femmes qu'une vie molle & sédentaire est une des principales causes des maladies particulières à leur sexe; que l'exercice dans le temps de grossesse expose à moins de dangers qu'un repos trop absolu; qu'en nourrissant leurs enfans, elles conserveroient plus sûrement & leur santé & leurs agrémens. Il fit sentir que dans le régime établi pour les enfans comme pour les femmes, tout ce qu'on faisoit pour la conservation de leur santé ou de leur figure, étoit précisément ce qui pouvoit nuire le plus à toutes les deux. Il guérissoit par le régime & par l'exercice plutôt que par les remèdes, & cherchoit à en diminuer le dégoût & la fatigue, lorsqu'ils étoient malheureusement nécessaires. Il détrompa d'une foule de routines,

d'observations presque superstitieuses qui s'étoient glissées dans le régime ou dans l'usage des médicamens, & qui ne servoient qu'à inquiéter ou incommoder les malades.

Il avoit fait sous Boërhaave une étude approfondie de la matière médicale, & de la composition des remèdes; ceux qu'il ordonnoit étoient variés, mais toujours simples: M. Rouelle a souvent répété qu'aucun Médecin ne prescrivoit de meilleures formules, & un tel suffrage nous dispense de tout éloge.

Dans le traitement des maladies aiguës, M. Tronchin cherchoit à deviner la marche que la maladie, abandonnée à elle-même, paroïssoit devoir suivre; à faciliter les événemens qui pourroient être favorables au malade; à détourner ceux qui auroient pu lui être funestes. Il croyoit que les différentes crises qui peuvent terminer une maladie connue, ne sont pas également possibles dans chaque maladie, également salutaires pour chaque malade; qu'il faut préparer, seconder celles que l'observation indique, & sur-tout, prendre garde de les retarder ou de les arrêter par des remèdes hors de saison. Semblable à un Artiste habile qui, pour conduire des eaux, fait profiter des pentes naturelles & de tous les avantages du terrain, dirige ces eaux plutôt qu'il ne les force à prendre une route prescrite, & obtient à moins de frais un succès plus sûr que s'il avoit prodigué les machines, & déployé tout le faste & toutes les ressources de l'Art.

C'est-là ce qu'il faut entendre, sans doute, quand on dit que la Médecine doit seconder la Nature, & non la contrarier; le mot de *Nature* est un de ces mots dont on se sert d'autant plus souvent, que ceux qui les entendent ou qui les prononcent y attachent plus rarement une idée précise.

Ceux sur-tout qui parlent de Médecine, font souvent de la Nature une espèce d'être moral, qui a des volontés, qui supporte impatiemment la contradiction, qui a quelquefois assez de sagacité pour sauver le malade, & bien diriger ses efforts, mais qui, malgré les bonnes intentions qu'on lui suppose, est sujette à se tromper presque aussi souvent que les Médecins. Il ne faut pas croire que l'art de la Médecine

110 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

4 puisse consister à s'en rapporter à cet être imaginaire, à ne faire aucun remède, à se contenter d'attendre avec tranquillité l'évènement, quel qu'il soit, pour se réserver la ressource d'en accuser la Nature, lorsqu'il est malheureux. On doit également se défier & du Médecin qui prodigue les remèdes pour faire briller les ressources de son Art, & de celui qui n'en fait aucun dans la vue d'éviter le reproche d'avoir tué le malade. L'ignorance peut également prendre l'un ou l'autre parti, & se promettre le succès en choisissant celui qui s'accorde le mieux avec l'esprit du moment, qui s'écarte le plus de la routine du pays, celui enfin qui doit dans tel lieu, à telle époque, faire une impression plus forte sur le peuple de tous les rangs.

3 M. Tronchin ne bornoit pas ses soins à conserver la vie de ses malades, il songeoit à diminuer pour eux les souffrances d'une convalescence lente & pénible, à leur sauver ces infirmités longues, & quelquefois mortelles, qui sont trop souvent l'ouvrage des remèdes trop actifs. Il savoit que la douleur est un mal plus réel que la mort même, & jamais on ne le vit employer ces ressources cruelles qui prolongent la vie de quelques instans, pour livrer ces instans à l'angoisse & aux douleurs, & qui changent souvent en un long supplice ce dernier & paisible sommeil, par lequel la Nature auroit terminé la vie.

3 Dans les maladies chroniques, celles où il eut le succès le plus constant, les moins contestés, il s'appliquoit à connoître le moral de ses malades, & souvent l'histoire de leurs sentimens ou de leurs passions, lui découvroit ce que l'inspection seule de la maladie n'auroit pu lui faire deviner. Cette confiance qu'il savoit si bien obtenir, lui donnoit une force bien grande contre des maux sur lesquels, même quand ils sont le plus réels, l'imagination a tant de pouvoir, & lui apprenoit à distinguer les maladies qu'il falloit combattre par des remèdes, & celles dont ses malades ne devoient attendre la guérison que du temps, des évènements, de la raison & de leur courage.

On peut compter au nombre des obligations que nous

avons à M. Tronchin, le mérite d'avoir rendu la petite vérole moins dangereuse, en même-temps qu'il nous apprenoit à nous en préserver par l'inoculation. Sa méthode étoit simple & contrarioit peu les desirs des malades; il leur prescrivoit de respirer un air pur & frais, de se défaténer avec des boissons antiputrides, de diminuer par tous les soins de la propreté, une partie des dégoûts & des incommodités de la maladie, par ce moyen il en mouroit moins, & la mort de ceux qu'il ne pouvoit sauver étoit moins affreuse.

Ainsi la méthode de M. Tronchin différoit beaucoup de celle qu'il trouva établie, le temps seul peut nous apprendre si c'est à leur utilité ou à leur nouveauté que les changemens introduits par lui, ou à son exemple, dûrent les réclamations qu'ils excitèrent, & sur plusieurs points il a déjà prononcé en sa faveur.

Lorsque M. Tronchin vint s'établir à Paris, il essuya tout ce que la haine peut produire dans une carrière où il attaquoit à la fois la gloire & la fortune de ses rivaux. Au tort d'être étranger, d'être novateur, & d'avoir des succès & de la vogue, il joignoit celui d'avoir établi l'inoculation contre laquelle toutes les espèces de préjugés sembloient s'être réunis; mais il triompha de tous ces obstacles par son sang-froid & son courage, ne répondant aux critiques qu'en guérissant les maladies, consultant sans peine avec les Médecins qui dans d'autres circonstances avoient refusé de consulter avec lui, retournant sans se faire solliciter, sans se permettre aucun reproche, chez les malades qui l'avoient abandonné, ne songeant point à son amour-propre pour ne s'occuper que de leur salut qu'il préféreroit au maintien des loix de la Médecine, & même à la gloire du Médecin. S'il ne désarma point la haine de ses ennemis, il fut du moins la fatiguer & la réduire au silence.

Il s'étoit rendu cher à ses malades par l'art avec lequel il savoit donner aux fonctions de son état l'apparence & le charme des soins de l'amitié, par une attention scrupuleuse à leur épargner toute souffrance, tout dégoût inutile, à s'occuper

de leurs douleurs comme de leurs dangers. Enfin la différence entre la Médecine de M. Tronchin & celle de ses Confrères, étoit encore une des causes de l'attachement qu'on avoit pour lui, on croyoit impossible de le remplacer. Nous ne parlerions pas de cette dernière raison, si nous n'en avions cité de meilleures, car ce motif peut agir en faveur des Charlatans comme du Médecin le plus habile; c'est même un de ceux qui nourrissent le plus l'enthousiasme de leurs partisans, & un des moyens qu'ils savent employer avec le plus d'adresse.

Ainsi, M. Tronchin s'étoit fait de véritables amis de la plupart de ses malades, cependant il conservoit avec eux un ton imposant qui lui étoit naturel, mais ce ton même augmentoit leur confiance. Quelque habile que soit un Médecin, s'il parle beaucoup sur les maladies qu'il traite, il est impossible qu'il ne lui échappe des contradictions, des raisonnemens vagues, souvent même des erreurs, & que ces erreurs ne soient remarquées. Les Médecins, comme les Législateurs, ne doivent rendre compte de leurs motifs que quand ils sont bien sûrs d'avoir raison.

Une pratique très-étendue ne permit point à M. Tronchin de publier des ouvrages sur les Sciences dont l'Académie s'occupe, & sur lesquelles l'art de la Médecine est fondé. Si même on en excepte quelques essais très-courts, les principes de sa pratique, les observations qu'il a faites ne subsistent plus que dans la mémoire de ses disciples. Tel a été le sort de plusieurs Praticiens célèbres, & c'est peut-être une des causes qui ont le plus retardé la marche de la Médecine.

Membre de plusieurs illustres Académies de l'Europe, M. Tronchin desira d'occuper une place d'Associé-Étranger dans celle des Sciences. Son séjour habituel à Paris étoit un obstacle; mais sa Religion à laquelle il étoit fort attaché, ne lui permettoit point de jouir en France des droits de Citoyen; Membre d'une République libre, il y avoit conservé tous les droits de Cité. Il pouvoit paroître injuste de le

le regarder comme François, uniquement dans la circonstance où ce titre lui donnoit une exclusion, & l'on pouvoit penser aussi que le Citoyen d'une République ne cesse point d'appartenir à son pays pour l'avoir quitté, & que sa patrie doit être marquée par ses droits plutôt que par sa résidence.

La santé de M. Tronchin s'étoit altérée depuis quelques années, malgré la sagesse de son régime; une maladie violente l'enleva à ses amis & à ses malades le 30 Novembre 1781.

Des regrets plus honorables encore attendoient sa mémoire, on apprit alors combien il avoit été bienfaisant, une foule de pauvres entourèrent son cercueil. Il avoit regardé son état comme un ministère d'humanité, toutes les espèces de souffrances lui paroissoient avoir des droits à ses secours; il donnoit avec zèle à ceux qui éprouvoient le double malheur de la maladie & de la misère, des soins dont sa célébrité eût pu le rendre avare, & il versoit dans leur sein ce que la reconnoissance du riche lui prodiguoit souvent malgré lui. Économe dans sa maison & prodigue en bienfaisance seulement, il n'a laissé qu'une fortune médiocre, tandis que sa pratique & son crédit eussent pu lui en procurer une immense. Mais il s'étoit fait une grande famille de tous les infortunés qui avoient eu besoin de lui, & il ne les abandonnoit plus quand une fois il leur avoit été utile.

On aime à rapprocher un homme célèbre de ceux dont il a été le contemporain & le compatriote; M. Tronchin étoit l'ami de ceux de ses concitoyens qui dans ce siècle ont fait honneur à leur patrie, de M. Bonnet, de M. Tremblei, de M. Rousseau, qui avoit si bien secondé par son éloquence, les sages conseils que le Médecin avoit donnés aux enfans & aux mères, & que M. Tronchin eut la douleur d'avoir pour ennemi, après avoir eu le bonheur de le servir. M. de Voltaire avoit été le consulter à Genève, & ce fut par son avis que ce Grand-homme choisit ce beau pays pour le séjour de sa vieillesse; c'étoit pour la seconde fois que Genève

114 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE, &c.

avoit la gloire, peut-être dangereuse pour son repos, d'accueillir des François célèbres qui vouloient quitter leur patrie, mais non l'abandonner, & se mettre à l'abri de la haine de leurs ennemis, sans perdre, par un trop grand éloignement, leur influence sur l'esprit de leurs compatriotes : ainsi la retraite de Voltaire fut placée auprès de l'asyle de Calvin, mais l'un souilla son asyle par les proscriptions & les supplices, l'autre honora sa retraite en consacrant son génie à défendre la cause de l'humanité; & par une révolution aussi honorable pour Genève que pour notre siècle, c'est du milieu des bûchers allumés par Calvin, que s'élevoit cette voix éloquente qui a détruit dans l'Europe l'esprit d'intolérance & de persécution.

La place d'Associé-Étranger, vacante par la mort de M. Tronchin, a été remplie par M. Guillaume Hunter.

